

Habiter les ruines chinoises: l'urbex comme méthode d'ethnographie urbaine des interstices

Judith Audin, chercheure au CEFC Hong Kong, rédactrice en chef de la revue *Perspectives chinoises/China Perspectives*, chercheure associée au CECMC de l'EHESS

Cette communication propose une approche ethnographique des urbanités chinoises par l'exploration urbaine, cette activité consistant à visiter des lieux construits par l'homme et désormais délaissés, abandonnés. À la différence des approches qui font de l'urbex un objet de recherche¹, il s'agit d'utiliser l'urbex comme démarche scientifique, à la manière d'une ethnographie urbaine des interstices, s'intéressant aux textures, aux matérialités des lieux abandonnés et à leurs interactions avec les individus et groupes sociaux à différentes échelles d'analyse.

Cette démarche pose des « épreuves »² éthiques, pratiques et méthodologiques à l'enquêteur, épreuves qui ont déjà été évoquées par différentes recherches sur l'urbex voyant l'abandon comme « processus social »³, mais qui prennent un sens spécifique dans le contexte politique et urbanistique chinois.

Nourrie par une longue expérience d'enquêtes ethnographiques à l'échelle de la rue(ille) à Pékin, Chongqing, Zhuhai et surtout à Datong entre 2007 et 2018, cette démarche s'est développée en interaction régulière avec le terrain chinois. En effet, le développement des villes chinoises a bouleversé les échelles et les formes spatiales, en même temps que les temporalités. Dans un contexte urbain éphémère, de nombreux espaces et lieux ont été délaissés, démolis, ou encore sont restés inachevés. Après de multiples expériences de visites sur ces sites en tant qu'adepte de l'urbex lors de longs séjours en Chine en 2015 et 2016⁴, j'ai pris conscience de la force heuristique de cette activité. J'ai alors décidé d'intégrer l'urbex à ma démarche scientifique ethnographique en réunissant des réflexions sur 75 lieux visités pendant trois ans. La présentation s'intitule « *habiter* les ruines chinoises » car, dans le même esprit que le squat, l'urbex cherche l'appropriation temporaire de lieux délaissés en les visitant de fond en comble, en les documentant, en les commentant, voire en les utilisant pour toutes sortes de projets (photographiques, ludiques, artistiques, vidéographiques et autres).

¹ Garrett, Bradley L., *Explore Everything : Place-Hacking the City*, Londres, Verso, 2014.

² Didier Fassin, Alban Bensa (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, 2008.

³ Voir la démarche d'intrusion de l'historien dans le cas est-allemand expliquée par Nicolas Offenstadt, *Le pays disparu*, Paris, Stock, 2018, p. 30.

⁴ J'ai développé un blog anonyme en novembre 2015 dans lequel je présentais mes explorations. Je tiens d'ailleurs à remercier le projet MEDIUM, consacré à l'étude du développement des villes moyennes chinoises, de m'avoir permis de me rendre sur le terrain chinois en vue de réaliser une recherche post-doctorale.

Sur le plan éthique, comme dans d'autres sociétés, l'exploration urbaine prend le parti de l'intrusion⁵, mettant le chercheur en danger à la fois parce que les sites sont en état de délabrement et qu'ils présentent un danger réel pour les visiteurs ; mais aussi parce que l'activité se situe à la frontière de la légalité, aux marges de l'illicite. De manière intéressante et étonnante, l'urbex ne constitue pas particulièrement une forme « extrême » d'enquête en Chine, pays dont l'accès au terrain peut présenter des obstacles, mais aussi des opportunités. En effet, en matière de cadrage juridico-politique, l'espace urbain, notamment dans les villes moyennes éloignées des grands centres, n'est pas systématiquement régulé ou contrôlé autour du respect de la propriété privée, ce qui fait que l'urbex présente peu de risque d'arrestation⁶.

Concernant les obstacles au terrain, le contexte politique chinois se révèle de plus en plus difficile pour les chercheurs enquêtant sur des problématiques sociales et politiques depuis 2008, et surtout depuis le resserrement des limites de la tolérance sous Xi Jinping à partir de 2015. Enquêter en milieu urbain par des voies « officielles » en vue de collecter des données empiriques peut se révéler difficile, dangereux, cher, ou – si l'autorisation est donnée – politiquement orienté, c'est-à-dire peu représentatif de l'entière complexité d'un phénomène. Les chercheurs – en particulier étrangers – choisissent donc souvent de composer et de bricoler, voire d'inventer des techniques d'enquête adaptées aux contraintes de l'accès au terrain. Pour résumer, si le chercheur est conscient des risques physiques de l'urbex – risques qui ne sont pas propres à la Chine – il peut être assez « libre » de mouvement pour enquêter sur des lieux abandonnés, qui n'attirent pas particulièrement l'attention des autorités.

La seconde épreuve est méthodologique. L'urbex propose au chercheur une méthodologie particulière, à rebours des enquêtes ethnographiques classiques : elle pose le problème de l'enquête dans un lieu délaissé et souvent inutilisé. S'inspirant donc davantage de l'archéologie – qui repose sur une recherche des traces de l'activité humaine dans des ruines – et de la géographie – qui accorde une importance à la spatialité des phénomènes sociaux – que de la sociologie – fondée, classiquement, sur l'entretien approfondi⁷. Ici, l'enquête de terrain consiste en une visite attentive centrée sur l'observation ethnographique, aidée par une méthode visuelle : le blog⁸. Il permet de contextualiser et d'en retirer un premier récit d'analyse inductive, à la manière d'un journal de recherche.

La perspective ethnographique permet de modifier l'angle d'approche des ruines chinoises, souvent analysées comme des situations « pathologiques »⁹ et par

⁵ Garrett, Bradley L. « Undertaking Recreational Trespass : Urban Exploration and Infiltration », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 39, n° 1, 2014, p. 113.

⁶ À l'exception des sites militaires, formellement interdits aux étrangers.

⁷ Voir Stéphane Beaud, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» », *Politix*, 1996, p. 226-57.

⁸ Le blog se trouve à l'adresse suivante : ignition.eg2.fr.

⁹ Wade Shepard. *Ghost Cities of China: The Story of Cities without People in the World's Most Populated Country*, Londres, Zed Books, 2015.

un angle macro ou méso-centré¹⁰. L'urbex en Chine invite à appréhender les ruines urbaines dans une démarche qualitative, en tant que phénomène ordinaire et banal, caractéristique des urbanités chinoises, bien que sous-tendant une « fabrique de la ville » profondément violente et perturbatrice, comme l'ont montré de nombreux travaux d'économie politique et d'études urbaines. L'urbex propose une perspective assez différente puisque l'entrée par les lieux abandonnés adopte un angle « par le bas », révélant des micro-contextes à l'échelle de la rue, du bloc, du quartier. Cela permet de comprendre quelles dynamiques sociales sont à l'œuvre à l'échelle de la proximité.

Les résultats de cette enquête sur les lieux abandonnés commencent déjà à se profiler avec comme axe principal les traces du vernaculaire en Chine. J'ai entrepris de m'intéresser aux formes de (dé)possession, de (dés)appropriation des lieux dans une perspective anthropologique. Une dimension qui ressort de cette recherche concerne en effet les parcs à thème abandonnés comme « traces » de la culture matérielle, vestiges du « premier capitalisme » chinois et « spectacles éphémères »¹¹ dans la Chine du 21^e siècle. Cette étude des traces du passé soulève aussi l'enjeu des mythes et légendes, comme dans le cas de lieux « hantés » comme un manoir à Pékin et un cinéma à Hong Kong.

Dans le cadre de ma recherche post-doctorale entre 2015 et 2017, j'ai également pu travailler sur le rôle social et spatial des projets en échec (annulés or retardés), à savoir les quartiers de logements à demi démolis, mais aussi et surtout les nouveaux bâtiments inachevés, comme à Datong. J'ai notamment mobilisé l'urbex dans le cas de quartiers en dépeuplement, analysant les processus de dégradation du bâti et les continuités d'occupation des lieux, ce qui soulève les questions de déclin industriel et de résilience sociale à travers les pratiques de la vie quotidienne, l'appropriation spatiale, le sens des lieux (attachement, familiarité, refuge). L'urbex m'a en outre permis de tracer les itinéraires urbains et récits de vie dans le cas des derniers habitants des villages miniers de Datong à l'ère de la reconversion industrielle, dans un contexte de désertification physique et sociale. Enfin, je travaille à réaliser une ethnographie des lieux abandonnés en tant que lieux gardés, en m'intéressant plus particulièrement aux formes de « camouflage », à savoir aux palissades et aux gardiens.

Voir également :

- Judith Audin, « Dans l'antre des villes chinoises : lieux abandonnés et ruines contemporaines », *Métropolitiques*, 19 juin 2017, <https://www.metropolitiques.eu/Dans-l-antre-des-villes-chinoises-lieux-abandonnes-et-ruines-contemporaines>
- Axe « Habiter l'Asie : espaces physiques et imaginés, d'ici-bas et de l'au-delà » du Centre Chine Corée Japon de l'EHESS : <http://umr-ccj.ehess.fr/index.php?951>

¹⁰ Max Woodworth, "Ordos Municipality: A market-era resource boomtown", *Cities*, vol. 43, 2015, p. 115-132 ; Ying Yong et Shuqi Gao (eds.), *Shrinking Cities in China : The Other Facet of Urbanization*, Springer, 2019.

¹¹ La notion de spectacles éphémères est travaillée à partir des ruines des sites de méga-événements comme l'Exposition universelle de Shanghai.